

guttering candle. It is a nice question whether whale-oil lamps, or to be more precise whale-oil, reached very far into this part of Ontario.

Loris Russell's *Heritage of Light* has one preeminent virtue: it is written by an author who has attempted to light, and usually succeeded, every type of lamp he writes about. He begins his book with methods of starting a flame, from flint and steel and tinder to various forms of matches. He has tried all those, too. Then comes his long study of rushlights, candles, whale-oil lamps, gaslight, kerosene lamps, and finally to electricity by the 1880's. He comes to a stop with the end of the nineteenth century. It is not really an antiquarian's book; while he likes his lamps for their own sake, for some charm of past elegance or design, he has a refreshing sense of the reality of their practical purpose. It is salutary to read his comments on the physical problems of each type of lighting.

The last book, *Niagara*, is a history both in text and pictures, but it strikes a note that is somehow antiquarian. This reviewer, at least, missed a hard grasp of present reality. One effective reproduction of any good, contemporary government survey map of the Niagara region would have been invaluable. An 1846 map of the Falls only sharpened one's sense of omission here. And a splendid picture or two of Niagara Falls as it is now is needed to sharpen up contrasts and bring the whole setting up against the twentieth century. The book has fine colour illustrations — something the other two books do not have — but, notwithstanding, one is left with a rather hollow sense of opportunities missed, both in the history and in the pictures. For example, Mackenzie's crossing of the Niagara River, in December, 1837, is so good a story that one wonders how it could have been passed over with just a mention. An attractive subject presented in a handsome format, this book does not, to this reviewer's peculiar taste at least, quite come off.

P. B. WAITE,
Dalhousie University.

* * *

MICHELINE D'ALLAIRE. — *L'Hôpital-Général de Québec, 1692-1764*, Montréal, Fides, 1971, XXXIV, 251 p.

Par son essai, Micheline D'Allaire veut enrichir l'historiographie canadienne d'une page d'histoire sociale en étudiant la « population soignante » de l'Hôpital-Général de Québec « sous l'angle social ». Dans ce but l'auteur considère successivement l'origine des religieuses, leur œuvre ainsi que leur vie interne et externe. Filles en majorité issues de « l'élite de fonction et de dignité » ou d'« entrepreneurs », les religieuses de l'Hôpital-Général de Québec, conformément à l'œuvre que leur a confiée leur fondateur, M^{gr} de Saint-Vallier, prenaient soin des pauvres, des vieillards, des infirmes, des faibles d'esprit, des

soldats malades et invalides de même que des « filles de mauvaise vie ». Religieuses cloîtrées, elles participèrent néanmoins à la vie de la colonie, mais le plus souvent par la force des choses, comme à l'occasion de la mort de M^{re} de Saint-Vallier ou de la guerre de la Conquête.

Pour déterminer l'origine sociale de ses religieuses, l'auteur se devait d'établir une échelle sociale; cependant, devant l'état peu avancé de la recherche en histoire sociale, Micheline D'Allaire a dû contourner le problème de la stratification sociale en Nouvelle-France en divisant, non sans influence marxiste, la société canadienne d'Ancien Régime en deux groupes très généraux: « les dominants et les dominés ». Cette simplification à outrance d'une question toujours épineuse est fort astucieuse. Mais si Micheline D'Allaire n'a rien apporté de nouveau sur cette question, elle a au moins le mérite de n'avoir pas faussé la réalité de l'époque. Cependant, elle aurait dû définir plus clairement ses termes. Pourquoi emploie-t-elle, par exemple, l'expression « élite de fonction et de dignité » plutôt que « serviteurs du roi » qui embrasse à la fois les officiers civils et militaires ? Ne sait-on pas qu'à l'époque, aussi bien dans la Vieille que dans la Nouvelle-France, l'exercice d'une fonction administrative, si peu importante qu'elle fût, fournissait à celui qui la détenait la puissance et le prestige et le plaçait par le fait même parmi les « dominants » ? De plus, l'auteur aurait dû préciser davantage ses critères de différenciation des groupes sociaux: était-ce le service du roi ? la richesse ? le négoce ? les titres ? Rien ne nous le laisse savoir. Également, au risque de faire, non seulement une généralisation excessive, mais une erreur historique, Micheline D'Allaire, après avoir étudié statistiquement les dots des religieuses dont « plus de 50% vient de l'élite », en arrive à la conclusion que les familles de « dominants » d'où sont issues les religieuses, sont pauvres (voir p. 116 et 222). L'investigation historique ne donnant pas suffisamment de garantie, la vérité qu'elle prétend en dégager ne saurait en apporter davantage. Car comment peut-elle formuler une telle assertion en se basant sur une seule série de documents ? Les élites n'auraient-elles pas manifesté ici leur tendance à la mesquinerie ? N'aurait-on pas là justement « une manifestation du commerce de troc qui existe dans la colonie » ? Aussi nous aurions aimé que l'auteur démontre dans son étude de mentalité jusqu'à quel point le régime de vie des religieuses de l'Hôpital-Général de Québec a été influencé par la présence d'une majorité de filles issues de l'élite ? Une certaine richesse dans l'habit, les petits luxes dans la cuisine et même l'intérêt de la Communauté à partir de 1725 pour l'éducation des jeunes filles, alors qu'elle comptait un plus grand nombre de filles issues de l'élite, ne sont-ils pas un reflet de cette présence ? C'est ici — autant que dans les chapitres précédents — qu'une étude comparative des trois communautés québécoises aurait aidé l'auteur et son lecteur à cerner davantage cette influence. Il est étonnant enfin que Micheline D'Allaire puisse affirmer étudier la vie religieuse des membres de la communauté de l'Hôpital-Général de Québec sans

écrire une seule ligne sur leur spiritualité. N'est-ce pas un trait de mentalité important ? N'est-ce pas un facteur qui a dû influencer l'échelle de valeur de ces religieuses puisqu'elles consacraient la majorité de leur temps aux exercices spirituels ? Quels auteurs spirituels lisaient-elles ou suivaient-elles ? N'en est-il pas question dans les *Annales* ?

Malgré les nombreuses questions que soulève la lecture du premier ouvrage d'envergure de Micheline D'Allaire, *L'Hôpital-Général de Québec* n'en reste pas moins une intéressante contribution à l'étude sociale des communautés religieuses du Canada d'Ancien Régime. Sa valeur est indiscutable quoique bien relative. Cette étude constitue un commencement dans un secteur à peu près inexploré de l'histoire; c'est donc comme tel que l'historiographie classera et appréciera l'œuvre de Micheline D'Allaire en histoire sociale.

André LACHANCE,
Université de Sherbrooke.

* * *

ANTHONY SUTCLIFFE. — *The Autumn of Central Paris. The Defeat of Town Planning 1850-1970*, London, Edward Arnold, 1970.

Cities inevitably last longer than do fashions in architecture or urban design. By so doing they constantly remind us how different the past — whether that past be the seventeenth century, the 1920's, or 1965 — was from the present. As the rate of historical change increases, the incongruity between the physical shape of our cities and the life-styles and aspirations of the men who inhabit them grows ever greater. One explanation for the current fascination with cities by historians may be that they represent the remains of a dead or dying culture, and the intensity of our attempts to preserve and rehabilitate them may reflect a reactionary desire to reverse the historical forces that are making the city as we have known it obsolete.

Every age has had to make do with the urban environment bequeathed it by its ancestors. Photographs of Victorian London remind us that it remained through most of the nineteenth century a Georgian city, with the suburbs and the occasional new public building or street improvement as gestures of protest against the overwhelmingly pre-Victorian fabric. The ubiquitous 90-year building lease left the dubious honor of destroying eighteenth-century London to the twentieth century.

Most of Georgian and much of Victorian London is now gone, yet across the Channel Paris looks much as it did a century ago. Anthony Sutcliffe, in his fascinating study of the inner Right Bank over the past 120 years, remarks that although the London of Dickens has long since vanished, "in central Paris most streets could still serve as a setting for a story by Balzac or Victor Hugo,